

L'appareil à témoins de Tedi Tafel

Caroline Loncol Daigneault

Numéro 120, printemps 2015

micro-interventions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77850ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loncol Daigneault, C. (2015). L'appareil à témoins de Tedi Tafel. *Inter*, (120), 57–59.



L'APPAREIL À TÉMOINS DE TEDI TAFEL

► CAROLINE LONCOL DAIGNEAULT

« Ne cherchez pas à construire de formes, de motifs. Laissez-les surgir puis disparaître sans vous y attacher outre mesure. » À peu de choses près, voici l'une des consignes les plus parlantes transmises par Tedi Tafel à ses danseurs dans le cadre d'*everyday*. À son invitation et quatorze jours durant – en solo, en duo, en trio, en quintette –, ceux-ci ont investi divers quartiers de Montréal, mettant sous tension la membrane fine qui relie l'espace public et l'espace privé. Bien que l'improvisation ait été à la base d'*everyday*, des mois de répétitions ont précédé sa livraison lors de la dernière édition des Escapes improbables¹. Encore et encore, Tedi Tafel remettait les danseurs à l'ouvrage pour déchiffrer la nature du travail et poser le doigt sur la « juste » posture d'infiltration. Selon les directives de l'artiste, ces derniers circonscrivaient un jour leurs déplacements à l'intérieur d'un café ou d'un parc (« Infiltrations »), pour le lendemain dessiner librement leurs parcours dans la ville (« Walks »). Patiemment, Leslie Baker, Marc Boivin, Bill Coleman, Dean Makarenko et Lin Snelling se sont efforcés de désamorcer un à un leurs réflexes d'artistes, à la recherche du point d'équilibre entre observation et intervention.

« Observer », c'est la tâche qui m'a été confiée alors que Tedi Tafel ralliait à son projet des auteurs témoins. Tout comme le performeur Chad Dembski, puis plus tard le dramaturge Guy Cools, j'ai assisté à maintes répétitions et rencontres de réflexion. En catimini, j'ai traqué les danseurs qui dévalaient les rues, les ruelles. Or, la somme de mes notes, sorte de narrations hachurées, m'est après coup parue invalide, inapte à rendre compte de ce qui s'était produit. Comme si le geste de confectionner un récit, de retenir, de contenir, jurait avec la prescription initiale : « laisser surgir sans construire ». Avec cette propriété d'être chaque fois et pour chacun différente, l'œuvre échappait constam-

ment à la prise : chaque témoignage semblait insuffisant, incomplet. Mais que reste-t-il alors d'*everyday* sauf l'expérience qu'on en fait ? Hors d'elle, point d'œuvre. Tedi Tafel s'accroche justement à cette idée. Elle dénoue le binôme encore récurrent reliant l'œuvre au spectateur, puis démultiplie les postures d'attention. De la sorte, le rôle de témoin revient tout autant aux auteurs qu'à l'artiste elle-même, aux danseurs qu'aux spectateurs passants. Toutes ces expériences sont catégoriquement constituantes de l'œuvre. Et ce n'est pas une formule creuse. Le défi demeure ici de se donner une image de cet « appareil à témoins », d'en comprendre la configuration mouvante.

> Tedi Tafel, *everyday*, Montréal, 2014. Interprète : Leslie Baker.



> Tedi Tafel, « Juillet », *Calendar*, Montréal, 2010. Interprète : Bill Coleman.

C'est par la porte de la danse que Tedi Tafel a développé une telle démarche d'attention aux contextes, qu'elle s'est appliquée à déplacer le statut de la performance. L'artiste qui œuvre depuis plus de vingt ans comme danseuse et chorégraphe s'est continuellement intéressée à la relation entre le corps et l'environnement, que ce soit dans des sites naturels (en Islande, dans la forêt boréale, au Pays de Galles) ou urbains (Montréal, Toronto). En 2007, elle réalise une œuvre déterminante pour les projets à venir. *everyday* en découle. Lors d'une résidence de recherche, Tafel a vécu sur la terre du centre Boréal Art/Nature dans les Hautes-Laurentides, pour une période d'un mois, chaque saison. Il s'agissait pour cette dernière d'éprouver les cycles naturels, les particularités propres aux changements saisonniers, dans le but de réaliser en 2010 à Montréal *Calendar*, une série de performances s'échelonnant sur une année complète, à raison d'un événement par mois. À la suite d'un repérage dans la ville, douze performances ont alors été livrées dans des lieux intérieurs et extérieurs tels qu'un entrepôt industriel, un appartement, une ruelle, un jardin. Celles-ci pouvaient durer des heures comme s'écouler en quelques minutes, mettant en scène diverses collaborations avec des performeurs, éclairagistes et artistes sonores. Dans les mots de l'artiste, chaque événement cherchait à « animer la vie cachée du lieu où la performance se déroulait », [révélant possiblement] une vitalité imaginaire invisible dans la vie de tous les jours »². Avec *everyday*, Tafel continue de nourrir un engagement similaire – immédiat, sensuel – avec le monde environnant. Cependant, elle le fait en se délestant du canevas et de l'attirail matériel des performances scénographiées. L'artiste revient à une forme de recherche plus spontanée. Aussi, les mécanismes d'insertion sont réduits au strict minimum.

Un moment.
Un point d'émergence.
Et des consignes :

Go wherever you feel to go

*Allow others to see how you see
the space*

Have a porous relationship with surroundings

*Pay attention to architecture, edges of sidewalks,
stairs, windows, in a non-symbolic way*

Pay attention to sound, breeze, weather

*Be open to possibility of more expressive moments
(inner world, image may arise), depending where you
are, it may be subtle or loud expression of it*

*Allow things to come the way they come, don't speed
them up*

Be in the space, vulnerable

*Question : what percentage of interiority is it possible
to reveal ?*

*Stay in a scene that is arising, life everywhere is a
constant stream*

Extract gestures

Slow things down

Mirror

Return, replace, reveal

Remain porous

Refuel

Ultimement, selon la logique d'*everyday*, rien ne se construirait, tout se découvrirait et se déploierait, « naturellement ». S'il est une dimension structurante, elle doit surgir de la situation elle-même. Alors quoi ? Que reste-t-il à se mettre sous la dent si les réflexes de la création (développer une idée, un motif) se voient dérobés ? Que même l'improvisation en pâtisse ? L'artiste intime les danseurs de cesser de composer, d'inventer... Toutes proportions gardées, Tedi Tafel entreprend une quête où les paramètres du geste créateur et ceux de l'expérience esthétique seraient redessinés. Le versant de la réception (de la lecture, de l'attention fine aux lieux et aux événements) y passe premier ; il supplante son pendant manifeste (l'expression, l'invention). *everyday* fait partie de ces pratiques dérivant des arts situationnistes et contextuels où le dispositif va s'effaçant, faisant place à la parole d'un lieu, d'une situation. Discrets, ses mécanismes d'intervention sont difficiles à cerner, à commenter. Il n'y est pas question d'accroc dans la trame du réel, non plus de détournement ou d'incongruité. L'œuvre n'est pas soulignée à gros traits. Facilement, on passerait sans la voir tant elle fraie avec les principes d'intériorité, d'imperceptibilité, de disponibilité. Dans ces termes, observer, c'est déjà créer.

NOTES DE TÉMOIN

Par habitude, garder les danseurs à vue. Dans *l'attente de l'inattendu*, les épier. Puis, naturellement, laisser l'attention dévier. Plutôt s'élargir et déborder sur les éléments autour, ouvrant une disposition à la contemplation.

Je ne saurais dire qui du performeur ou du contexte vient avant. Ils sont simultanément *tout à fait* et *pas du tout* à l'avant-plan du projet. En fait, les danseurs tendent à se fondre, à se couler dans le décor. Et de temps à autre, sans que cela fasse événement, survient un écart visible : un pas ralentit ; une chorégraphie spontanée de tasses à café s'organise ; un bras devient branche ; un corps se couche en travers d'une allée. Les passants jettent un coup d'œil par-dessus leur épaule, puis reviennent à leurs occupations. Y reviennent certes, mais avec un supplément. Quelque chose dans la disponibilité de leur regard a changé. Le passage des danseurs secoue la grille de l'attention, l'aligne de sorte que la générosité immédiate du réel trouve quantité de points de chute et soit recueillie.

De ces trésors fortuits, j'en ai reçu chaque fois que je suis sortie et me suis faite témoin : lorsque Marc Boivin et Bill Coleman ont traversé une immense aire industrielle, en révélant la densité atmosphérique ; qu'à la fenêtre d'un bâtiment triste des rideaux ont frissonné ; que sur les portes battantes d'une cabine téléphonique, j'ai vu mon reflet fouetter l'espace ; ou lorsqu'une assiette d'aluminium, tournoyant, a été emportée par les cloches de midi. Soudain, tout paraît s'inscrire dans une mystérieuse trame de cohérence. Comme si une partition cachée se trouvait à l'origine d'une ahurissante orchestration des détails, des narrations se façonnent, avec toutes les apparences du sens, puis se démantèlent.

Ce recours de l'art à l'aléatoire, à l'improvisation, n'est pas rare. Plus souvent qu'autrement, pourtant, un travail d'épure suit, en vue de trouver une forme livrable, du moins un certain degré de résolution. Les potentialités sont pressées comme un jus qu'on exhibe, une *précipitation* de l'imaginaire. Il en est autrement avec *everyday*. Des points sont circonscrits puis relâchés, ouvrant un espace d'élucidation. S'il y a des vertiges, des moments de fulgurance, Tedi Tafel ne cherche pas à les fixer coûte que coûte, non plus à les brandir. Ceux-ci glissent subrepticement « sous le radar », puis remontent librement comme une onde dont on ne contrôle ni la venue, ni la durée, ni l'amplitude. L'œuvre irradie de manière imprévisible.

La grande roue de la capitalisation (celle des idées, des sites, des gens) cafouille au contact d'*everyday*. À sa mesure, l'œuvre diffuse ses effets « en dehors des lois traditionnelles régissant le domaine économique des échanges, des relations matérielles, des épaisseurs quantifiables »³. À tout le moins, elle en formule le souhait. *everyday* n'est pas œuvre faite pour être comprise, expliquée, consommée. Sous le couvert de la douceur et de la subtilité, il y a du sauvage dans cette proposition. Du cru, du brut et de l'inassimilable. La chorégraphie, si on peut la nommer ainsi, nous fait ressentir la ville

dans ses menus détails, non apprêtés. Aussi ténue et diaphane soit la configuration d'*everyday*, elle rend vivants et vibrants les différents pôles d'attention. Par un phénomène de retournement, l'invisible rend visible. La présence des danseurs rappelle aux êtres en présence la *valeur* et la *saveur* de leur charge matérielle, sensorielle, troublante. Dans leur sillage, nous voyons que des digues se rompent, y compris celle bien campée du rôle de l'artiste, et que, chaque seconde, la vie prend le dessus. ◀

Photos : Tedi Tafel.

Notes

- 1 *everyday* était présentée à Montréal du 6 au 19 septembre 2014, dans le cadre du festival Les escaliers improbables. Vingt représentations des marches (« Walks ») ont eu lieu pour un public constitué d'une personne tandis que les « Infiltrations » ont été présentées à quatre reprises pour un public de quatre à neuf personnes. Cf. le site du festival au www.escaliersimprobables.com.
- 2 Tedi Tafel, *Calendar Project* [en ligne], consulté le 18 janvier 2011, www.calendarproject.ca/fr.
- 3 Thierry Davila, « Heuristique du non-événement », (*SIC*) : *Esthétiques de la situation*, n° 3, Les presses du réel, 2009 ; [en ligne], consulté le 12 novembre 2014, www.lespressesdureel.com/sommaire.php?id=1480&menu=.

Caroline Loncol Daigneault est auteure, commissaire et chercheuse. En 2013-2014, elle est invitée comme auteure témoin par l'artiste chorégraphe Tedi Tafel ainsi que par le centre d'artistes Vaste et Vague dans le cadre d'un projet avec les communautés locales micmaques. En 2012, elle était commissaire de la Biennale de sculpture de Saint-Jean-Port-Joli placée sous le thème de l'hospitalité, puis d'*ELLE MARCHE blue mountain*, une exposition laboratoire avec l'artiste Vida Simon. Elle se consacre actuellement à l'écriture d'un ouvrage s'intéressant à l'articulation des dialogues qu'engage l'art actuel avec l'environnement. > cloncol@hotmail.com

> Tedi Tafel, *everyday*, Montréal, 2014. Interprète : Dean Makarenko.

